VOYAGES

DE GULLIVER

TOME SECOND.

TROISIÈME PARTIE.

Se vend à Paris, chez Alphonse Leclerc,
libraire, rue de Vaugirard, 15.

N° 58.

Sur cent cinquante exemplaires.

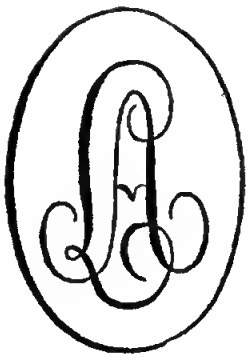
Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie,
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 24.

VOYAGES

DE GULLIVER

TOME SECOND.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS

AN M DCCC LX.

Fondo Doria
III. 26 (21
961523

VOYAGES
DE GULLIVER.

TROISIEME PARTIE.

VOYAGE A LAPUTA, AUX BALNIBARBES, A LUGGNAGG, A GLOUBBDOUBDRID, ET AU JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend un troisieme voyage. Il est pris par des pirates. Méchanceté d'un Hollandois. Il arrive à Laputa.

Il n'y avoit que deux ans environ que j'étois chez moi, lorsque le capi-

taine *Guill Robinson*, de la province de Cornouaille, capitaine de la Bonne-Espérance, vaisseau de trois cents tonneaux, vint me trouver J'avois été autrefois chirurgien d'un autre vaisseau dont il étoit capitaine, dans un voyage au Levant, et j'en avois été toujours bien traité. Le capitaine, ayant appris mon arrivée, me rendit une visite où il marqua la joie qu'il avoit de me trouver en bonne santé, me demanda si je m'étois fixé pour toujours, et m'apprit qu'il méditoit un voyage aux Indes orientales, et comptoit partir dans deux mois. Il m'insinua en même temps que je lui ferois grand plaisir de vouloir bien être le chirurgien de son vaisseau; qu'il auroit un autre chirurgien avec moi et deux garçons; que j'aurois une double paie; et qu'ayant éprouvé que la connoissance que j'avois de la mer

étoit au moins égale à la sienne, il s'engageoit à se comporter à mon égard comme avec un capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses obligeantes, et me parut un si honnête homme, que je me laissai gagner, ayant d'ailleurs, malgré mes malheurs passés, une plus forte passion que jamais de voyager. La seule difficulté que je prévoyois étoit d'obtenir le consentement de ma femme, qu'elle me donna pourtant assez volontiers, en vue sans doute des avantages que ses enfants en pourroient retirer.

Nous mîmes à la voile le 5 d'août 1706, et arrivâmes au fort S.-Georges, le premier avril 1707, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir notre équipage, dont la plus grande partie étoit malade. De là nous allâmes vers le Tunquin, où

notre capitaine résolut de s'arrêter quelque temps, parceque la plus grande partie des marchandises qu'il avoit envie d'acheter ne pouvoit lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se dédommager un peu des frais de ce retardement, il acheta une barque chargée de différentes sortes de marchandises dont les Tunquinois font un commerce ordinaire avec les isles voisines; et mettant sur ce petit navire quarante hommes, dont il y en avoit trois du pays, il m'en fit capitaine, et me donna un pouvoir pour deux mois, tandis qu'il feroit ses affaires au Tunquin.

Il n'y avoit pas trois jours que nous étions en mer, qu'une grande tempête s'étant élevée, nous fûmes poussés pendant cinq jours vers le nord-est, et ensuite à l'est. Le temps devint un peu plus calme, mais le vent

d'ouest souffloit toujours assez fort. Le dixieme jour deux pirates nous donnerent la chasse, et bientôt nous prirent; car mon navire étoit si chargé, qu'il alloit très lentement, et qu'il nous fut impossible de faire la manœuvre nécessaire pour nous défendre.

Les deux pirates vinrent à l'abordage, et entrerent dans notre navire à la tête de leurs gens, mais, nous trouvant tous couchés sur le ventre, comme je l'avois ordonné, ils se contenterent de nous lier, et, nous ayant donné des gardes, ils se mirent à visiter la barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandois, qui paroissoit avoir quelque autorité, quoiqu'il n'eût pas de commandement. Il connut à nos manieres que nous étions Anglois; et nous parlant en sa langue, il nous dit qu'on alloit nous lier tous dos à dos, et nous

jeter dans la mer. Comme je parlois hollandois assez bien, je lui déclarai qui nous étions, et le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens, et de chrétiens réformés, de voisins, d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes paroles ne firent que l'irriter; il redoubla ses menaces; et s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla en langue japonoise, répétant souvent le nom de *christianos*.

Le plus gros vaisseau de ces pirates étoit commandé par un capitaine japonois, qui parloit un peu hollandois. Il vint à moi; et après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis très humblement, il m'assura qu'on ne nous ôteroit point la vie. Je lui fis une très profonde révérence; et me tournant alors vers le Hollandois, je lui dis que j'étois bien

fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir de ces paroles inconsidérées ; car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jeter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder à cause de la parole qui m'avoit été donnée), il obtint que je serois encore plus rigoureusement traité que si on m'eût fait mourir. On avoit partagé mes gens dans les deux vaisseaux et dans la barque : pour moi, on résolut de m'abandonner à mon sort dans un petit canot, avec des avirons, une voile, et des provisions pour quatre jours. Le capitaine japonois les augmenta du double, et tira de ses propres vivres cette charitable augmentation ; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. Je descendis donc dans le canot pendant que mon Hol-

landois brutal m'accabloit de dessus le pont de toutes les injures et imprécations que son langage lui pouvoit fournir.

Environ une heure avant que nous eussions vu les deux pirates j'avois pris hauteur, et avois trouvé que nous étions à quarante-six degrés de latitude, et à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorsque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes isles au sud-ouest. Alors je haussai ma voile, le vent étant bon, dans le dessein d'aborder à la plus prochaine de ces isles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette isle n'étoit qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oiseaux : alors battant mon fusil, je mis le feu à quelques bruyeres et à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent ce soir-là

toute ma nourriture, étant résolu d'épargner mes provisions autant que je le pourrois. Je passai la nuit sous cette roche, où, ayant étendu des bruyeres sous moi, je dormis assez bien.

Le jour suivant, je fis voile vers une autre isle, et de là à une troisieme et à une quatrieme, me servant quelquefois de mes rames. Mais pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai seulement qu'au bout de cinq jours j'atteignis la derniere isle que j'avois vue, qui étoit au sud-sud-ouest de la premiere.

Cette isle étoit plus éloignée que je ne croyois, et je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Ayant pris terre à une petite baie qui étoit trois fois large comme mon canot, je

Bibliotheca Nationale V. E. III

trouvai que toute l'isle n'étoit qu'un rocher, avec quelques espaces où il croissoit du gazon et des herbes très-odoriférantes. Je pris mes petites provisions; et après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des caves, dont il y avoit grand nombre. Je ramassai plusieurs œufs sur le rocher, et arrachai une quantité de joncs marins et d'herbes seches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs, car j'avois sur moi mon fusil, ma meche, avec un verre ardent. Je passai toute la nuit dans la cave où j'avois mis mes provisions : mon lit étoit ces mêmes herbes seches destinées au feu. Je dormis peu, car j'étois encore plus inquiet que las. Je considérois qu'il étoit impossible de ne pas mourir dans un lieu si misérable, et qu'il me faudroit bientôt faire une triste fin. Je me trouvai si abattu de

V. E. III
Biblioteca Nazionale
NAPOLI

Je me tournai vers le Soleil, et je vis un grand corps entre lui et moi.

Dessiné par le Febure. Gravé par L. J. e Masquelier.

Digitized by Google

ces réflexions que je n'eus pas le courage de me lever ; et avant que j'eusse assez de force pour sortir de ma cave, le jour étoit déjà fort grand : le temps étoit beau, et le soleil si ardent que j'étois obligé de détourner mon visage.

Mais voici tout-à-coup que le temps s'obscurcit, d'une maniere pourtant très-différente de ce qui arrive par l'interposition d'un nuage. Je me tournai vers le soleil, et je vis un grand corps opaque et mobile entre lui et moi, qui sembloit aller çà et là. Ce corps suspendu, qui me paraissoit à deux milles de hauteur, me cacha le soleil environ six ou sept minutes ; mais je ne pus pas bien l'observer à cause de l'obscurité. Quand ce corps fut venu plus près de l'endroit où j'étois, il me parut être d'une substance solide, dont la base étoit plate, unie et luisante par la

réverbération de la mer. Je m'arrêtai sur une hauteur à deux cents pas environ du rivage, et je vis ce même corps descendre et approcher de moi environ à un mille de distance. Je pris alors mon télescope, et je découvris un grand nombre de personnes en mouvement, qui me regardoient et se regardoient les unes les autres.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques sentiments de joie et d'espérance que cette aventure pourroit m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étois; mais en même temps le lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement de voir une espece d'isle en l'air, habitée par des hommes qui avoient l'art et le pouvoir de la hausser, de l'abaisser, et de la faire marcher à leur gré : mais n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phénomène, je me con-

tentai d'observer de quel côté l'isle tourneroit, car elle me parut alors arrêtée un peu de temps. Cependant elle s'approcha de mon côté, et j'y pus découvrir plusieurs grandes terrasses et des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres. Sur la terrasse la plus basse je vis plusieurs hommes qui pêchoient des oiseaux à la ligne, et d'autres qui regardoient. Je leur fis signe avec mon chapeau et avec mon mouchoir : et lorsque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces ; et ayant alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui étoit vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs postures qu'ils me voyoient quoiqu'ils ne m'eussent pas répondu : j'apperçus alors cinq ou six hommes montant avec empressement au sommet

de l'isle, et je m'imaginai qu'ils avoient été envoyés à quelques personnes d'autorité pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devoit faire en cette occasion.

La foule des insulaires augmenta, et en moins d'une demi-heure l'isle s'approcha tellement, qu'il n'y avoit plus que cent pas de distance entre elle et moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles et touchantes, et que je fis les supplications les plus vives : mais je ne reçus point de réponse; ceux qui me sembloient le plus proche, à en juger par leurs habits, étoient des personnes de distinction.

A la fin un d'eux me fit entendre sa voix dans un langage clair, poli et très-doux, dont le son approchoit de l'italien : ce fut aussi en italien que je répondis, m'imaginant que le son

et l'accent de cette langue seroit plus agréable à leurs oreilles que tout autre langage. Ce peuple comprit ma pensée; on me fit signe de descendre du rocher, et d'aller vers le rivage; ce que je fis : et alors l'isle volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jeta de la terrasse d'en bas une chaîne avec un petit siege qui y étoit attaché ; sur lequel m'étant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'une moufle.

CHAPITRE II.

Caractere des Laputiens; idée de leurs savants, de leur roi et de sa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes et les inquiétutudes des habitants. Caractere des femmes laputiennes.

A mon arrivée je me vis entouré d'une foule de peuple qui me regardoit avec admiration, et que je regardai de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singuliere dans sa figure, dans ses habits, et dans ses manieres. Ils penchoient la tête tantôt à droite, tantôt à gauche; ils avoient un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étoient bigarrés de figures du soleil, de la lune et des étoiles, et parsemés

de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitares, de luths, et de plusieurs autres instruments inconnus en Europe. Je vis autour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies, attachées comme un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avoit une certaine quantité de petits pois et de petits cailloux. Ils frappoient de temps en temps avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étoient proche, et je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paroissoient si distraits et si plongés dans la méditation, qu'ils ne pouvoient ni parler ni être attentifs à ce qu'on leur disoit sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappoit, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avoient le moyen en-

tretenoient toujours un domestique qui leur servoit de moniteur, et sans lequel ils ne sortoient jamais.

L'occupation de cet officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvoient ensemble, étoit de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui à qui c'étoit à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressoit. Le moniteur accompagnoit toujours son maître lorsqu'il sortoit, et étoit obligé de lui donner de temps en temps de la vessie sur les yeux, parceque sans cela ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres dans les rues, ou d'en être jeté dans le ruisseau.

On me fit monter au sommet de de l'isle, et entrer dans le palais du roi,

où je vis sa majesté sur un trône environné de personnes de la premiere distinction. Devant le trône étoit une grande table couverte de globes, de spheres, et d'instruments de mathématiques de toute espece. Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnoit fît un très grand bruit : il étoit alors appliqué à résoudre un problême, et nous fûmes devant lui au moins une heure entière à attendre que sa majesté eût fini son opération. Il avoit auprès de lui deux pages qui avoient des vessies à la main, dont l'un, lorsque sa majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut ; et jetant les yeux sur moi et sur le monde qui m'entouroit, il se rappela ce qu'on lui avoit

dit de mon arrivée peu de temps auparavant. Il me dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme armé d'une vessie s'approcha de moi et m'en donna sur l'oreille droite ; mais je fis signe qu'il étoit inutile de prendre cette peine, ce qui donna au roi et à toute la cour une haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions, aux quelles je répondis sans que nous nous entendissions ni l'un ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi : nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service étoit composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilatéral, d'une piece de bœuf sous la forme d'un rhomboïde, et d'un boudin sous celle

d'une cycloïde. Le second service fut deux canards ressemblants à deux violons, des saucisses et des andouilles qui paroissoient comme des flûtes et des hautbois, et un foie de veau qui avoit l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avoient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

Après le dîner un homme vint à moi de la part du roi avec une plume, de l'encre et du papier, et me fit entendre par des signes qu'il avoit ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connoître le sens en faisant devant moi ce qu'elles signifioient. Mon maître me montra ensuite dans un de ses livres la figure du

soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toute sorte d'instruments de musique, avec les termes de cet art convenables à chaque instrument. Quand il eut fini sa leçon, je composai en mon particulier un très joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avois appris; et en peu de jours, graces à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Un tailleur vint le lendemain matin prendre ma mesure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart-de-cercle; et puis avec la regle et le compas ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier; et au

bout de six jours il m'apporta un habit très mal fait. Il m'en fit excuse, en me disant qu'il avoit eu le malheur de se tromper dans ses supputations.

Sa majesté ordonna ce jour-là qu'on fît avancer son isle vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre ferme, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tiroit ensuite, et qui sembloient en l'air autant de cerfs-volants.

La connoissance que j'avois des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler, et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique; car je suis aussi un peu musicien.

Toutes (1) leurs idées n'étoient qu'en lignes et en figures, et leur galanterie même étoit toute géométrique. Si, par exemple, ils vouloient louer la beauté d'une fille, ils disoient que ses dents blanches étoient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étoient un arc charmant ou une belle portion de cercle, que ses yeux formoient une ellipse admirable, que sa gorge étoit décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le

(1) « Il ne tiendra pas à moi (dit l'auteur du *traité de la Pesanteur* dans une lettre insérée dans le Mercure de janvier 1727) « que tout le monde ne soit géome-« tre, et que la géométrie ne devienne « un style de la conversation, comme la « morale, la physique, l'histoire, et la « gazette. »

cylindre, l'ovale, la parabole, le diametre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour.

Leurs maisons étoient fort mal bâties : c'est qu'en ce pays-là on méprise la géométrie pratique comme une chose vulgaire et méchanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si mal-adroit dans tout ce qui regarde les actions communes et la conduite de la vie. Ce sont outre cela les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement ; et alors ils se taisent. Ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, et n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs ouvrages, et même

leurs poésies, semblent des théorêmes d'Euclide.

Plusieurs d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement : mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avoient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles ; ils parloient incessamment d'affaires d'état, et portoient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passoit dans les cabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractere dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre la mathématique et la politique, à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle

tracésur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde. Mais n'est-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, qui se plaisent ordinairement à parler et à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins?

Ce peuple paroît toujours inquiet et alarmé, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs : ils appréhendent l'altération des corps célestes ; par exemple, que la terre, par les approches continuelles du soleil, ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre terrible ; que ce flambeau de la nature ne se trouve peu-à-peu encroûté par son écume, et ne vienne à s'éteindre tout-à-fait pour les mortels : ils craignent que la prochaine comète, qui, selon leur calcul, paroîtra dans trente et un ans, d'un coup de sa queue ne

foudroie la terre, et ne la réduise en cendres : ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user et à perdre tout-à-fait sa substance. Voilà les craintes ordinaires et les alarmes qui leur dérobent le sommeil, et les privent de toutes sortes de plaisirs : aussi, dès qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte, et en quel état il s'est couché et levé.

Les femmes de cette isle sont très vives : elles méprisent leurs maris, et ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour ; c'est aussi parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galants. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune

traverse et avec trop de sécurité ; car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence sans qu'ils s'en apperçoivent, pourvu pourtant que le moniteur avec sa vessie n'y soit pas.

Les femmes et les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette isle, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, et quoiqu'elles y vivent dans la richesse et dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'isle ; mais elles meurent d'envie de courir le monde, et de se rendre dans la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la permission du roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir, parceque les maris ont souvent éprouvé qu'il leur étoit difficile de les en faire revenir. J'ai ouï dire qu'une grande dame de la cour,

mariée au premier ministre, l'homme le mieux fait et le plus riche du royaume, qui l'aimoit éperdument, vint à Lagado sous le prétexte de sa santé, et y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le roi envoyât la chercher. Elle fut trouvée en un état pitoyable dans une mauvaise auberge, ayant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux et laid qui la battoit tous les jours : on l'arracha de lui malgré elle ; et, quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses, et nuls reproches sur sa conduite, elle s'enfuit encore bientôt après, avec tous ses bijoux et toutes ses pierreries, pour aller retrouver ce digne galant ; et on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même angloise ; mais je le prie de

considérer que les caprices de l'espece femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde ni à un seul climat, mais sont en tous lieux les mêmes.

CHAPITRE III.

Phénomene expliqué par les philosophes et astronomes modernes. Les Laputiens sont grands astronomes. Comment le roi appaise les séditions.

Je demandai au roi la permission de voir les curiosités de l'isle : il me l'accorda, et ordonna à un de ses courtisans de m'accompagner. Je voulois savoir principalement quel secret naturel ou artificiel étoit le principe de ces mouvements divers dont je vais

rendre au lecteur un compte exact et philosophique.

L'isle volante est parfaitement ronde; son diametre est de sept mille huit cents trente-sept demi-toises, c'est-à-dire d'environ quatre mille pas, et par conséquent contient à-peu-près dix mille acres. Le fond de cette isle ou la surface de dessous, telle qu'elle paroît à ceux qui la regardent d'en bas, est comme un large diamant, poli et taillé régulièrement, qui réfléchit la lumière à quatre cents pas. Il y a au-dessus plusieurs minéraux, situés selon le rang ordinaire des mines ; et par-dessus est un terrain fertile de dix ou douze pieds de profondeur.

Le penchant des parties de la circonférence vers le centre de la surface supérieure est la cause naturelle que toutes les pluies et rosées qui tombent

sur l'isle sont conduites par de petits ruisseaux vers le milieu, où ils s'amassent dans quatre grands bassins, chacun d'environ un demi-mille de circuit. A deux cents pas de distance du centre de ces bassins l'eau est continuellement attirée et exaltée par le soleil pendant le jour, ce qui empêche le débordement. De plus, comme il est au pouvoir du monarque d'élever l'isle au-dessus de la région des nuages et des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêcher la chûte de la pluie et de la rosée; ce qui n'est au pouvoir d'aucun potentat d'Europe, qui, ne dépendant de personne, dépend toujours de la pluie et du beau temps.

Au centre de l'isle est un trou d'environ vingt-cinq toises de diametre, par lequel les astronomes descendent dans un large dôme, qui pour cette

raison est appelé Flandola Gagnolé, ou *la cave des Astronomes*, située à la profondeur de cinquante toises au-dessous de la surface supérieure du diamant. Il y a dans cette cave vingt lampes sans cesse allumées, qui, par la réverbération du diamant, répandent une grande lumiere de tous côtés. Ce lieu est orné de sextants, de quadrants, de télescopes, d'astrolabes, et autres instruments astronomiques ; mais la plus grande curiosité, dont dépend même la destinée de l'isle, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand.

Elle est longue de trois toises, et dans sa plus grande épaisseur elle a au moins une toise et demie. Cet aimant est suspendu par un gros aissieu de diamant, qui passe par le milieu de la pierre, sur lequel elle joue, et

qui est placé avec tant de justesse, qu'une main très foible peut le faire tourner. Elle est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs pieds d'épaisseur, et de six toises de diametre, placé horizontalement et soutenu par huit piédestaux, tous de diamant, hauts chacun de trois toises. Du côté concave du cercle il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrémités de l'aissieu, qui tourne quand il le faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parceque le cercle et les pieds du cercle sont d'une seule piece avec le corps du diamant qui fait la base de l'isle.

C'est par le moyen de cet aimant que l'isle se hausse, se baisse, et

change de place : car, par rapport à cet endroit de la terre sur lequel le monarque préside, la pierre est munie à un de ses côtés d'un pouvoir attractif, et de l'autre d'un pouvoir répulsif. Ainsi, quand il lui plaît que l'aimant soit tourné vers la terre par son *pole ami*, l'isle descend; mais quand le *pole ennemi* est tourné vers la même terre, l'isle remonte en haut. Lorsque la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'isle est pareil; car dans cet aimant les forces agissent toujours en ligne parallele à sa direction : c'est par ce mouvement oblique que l'isle est conduite aux différentes parties des domaines du monarque.

Le roi seroit le prince le plus absolu de l'univers s'il pouvoit engager ses ministres à lui complaire en tout : mais ceux-ci ayant leurs terres au

dessous dans le continent, et considérant que la faveur des princes est passagere, n'ont garde de se porter préjudice à eux-mêmes en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque ville se révolte, ou refuse de payer les impôts, le roi a deux façons de la réduire. La premiere et la plus modérée est de tenir son isle au-dessus de la ville rebelle et des terres voisines; par-là il prive le pays et du soleil et de la rosée, ce qui cause des maladies et de la mortalité : mais si le crime le mérite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'isle, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers et dans leurs caves, où ils passent le temps à boire frais, tandis que les toits de leurs maisons sont mis en pieces. S'ils continuent témérairement dans leur obsti-

nation et dans leur révolte, le roi a recours alors au dernier remede, qui est de laisser tomber l'isle à plomb sur leurs têtes, ce qui écrase toutes les maisons et tous les habitants. Le prince néanmoins se porte rarement à cette terrible extrémité, que les ministres n'osent lui conseiller, vu que ce procédé violent les rendroit odieux au peuple, et leur feroit tort à eux-mêmes, qui ont des biens dans le continent : car l'isle n'appartient qu'au roi, qui aussi n'a que l'isle pour tout domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte, pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, si ce n'est dans une nécessité absolue ; c'est que si la ville qu'on veut détruire étoit située près de quelques hautes roches (car il y en a en ce pays, ainsi qu'en

Angleterre, auprès des grandes villes, qui ont été exprès bâties près de ces roches pour se préserver de la colere des rois), ou si elle avoit un grand nombre de clochers et de pyramides de pierres, l'isle royale par sa chûte pourroit se briser : ce sont principalement les clochers que le roi redoute, et le peuple le sait bien. Aussi, quand sa majesté est le plus en courroux, il fait toujours descendre son isle très doucement, de peur, dit-il, d'accabler son peuple ; mais dans le fond c'est qu'il craint lui-même que les clochers ne brisent son isle. En ce cas, les philosophes croient que l'aimant ne pourroit plus la soutenir désormais, et qu'elle tomberoit.

CHAPITRE IV.

L'auteur quitte l'isle de Laputa, et est conduit aux Balnibarbes. Son arrivée à la capitale. Description de cette ville et des environs. Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.

Quoique je ne puisse pas dire que je fus maltraité dans cette isle, il est vrai cependant que je m'y crus négligé et tant soit peu méprisé. Le prince et le peuple n'y étoient curieux que de mathématiques et de musique: j'étois en ce genre fort au-dessous d'eux, et ils me rendoient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté, après avoir vu

toutes les curiosités de l'isle, j'avois une forte envie d'en sortir, étant très las de ces insulaires aériens. Ils excelloient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, et dont j'ai même quelque teinture; mais ils étoient si absorbés dans leurs spéculations, que je ne m'étois jamais trouvé en si triste compagnie. Je ne m'entretenois qu'avec les femmes, (quel entretien pour un philosophe marin !) qu'avec les artisans, les moniteurs, les pages de cour, et autres gens de cette espèce; ce qui augmenta encore le mépris qu'on avoit pour moi. Mais en vérité pouvois-je faire autrement ? il n'y avoit que ceux-là avec qui je pusse lier commerce; les autres ne parloient point.

Il y avoit à la cour un grand seigneur, favori du roi, et qui pour cette raison seule étoit traité avec res-

pect, mais qui étoit pourtant regardé en général comme un homme très ignorant et assez stupide. Il passoit pour avoir de l'honneur et de la probité, mais il n'avoit point du tout d'oreille pour la musique, et battoit, dit-on, la mesure assez mal : on ajoute qu'il n'avoit jamais pu apprendre les proportions les plus aisées des mathématiques. Ce seigneur me donna mille marques de bonté. Il me faisoit souvent l'honneur de me venir voir, désirant s'informer des affaires de l'Europe, et s'instruire des coutumes, des mœurs, des lois, et des sciences des différentes nations parmi lesquelles j'avois demeuré. Il m'écoutoit toujours avec une grande attention, et faisoit de très belles observations sur tout ce que je lui disois. Deux moniteurs le suivoient pour la forme, mais il ne s'en ser-

voit qu'à la cour et dans les visites de cérémonie ; quand nous étions ensemble, il les faisoit toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de sa majesté pour obtenir mon congé : il m'accorda cette grace avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, et il me fit plusieurs offres avantageuses, que je refusai en lui en marquant ma vive reconnoissance.

Le 16 de février je pris congé de sa majesté, qui me fit un présent considérable; et mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation pour un seigneur de ses amis, demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'isle étant alors suspendue au-dessus d'une montagne, je descendis de la derniere terrasse de l'isle de la même façon que j'étois monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes ; et la capitale, comme j'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satisfaction pour moi de n'être plus en l'air et de me trouver en terre ferme. Je marchai vers la ville sans aucune peine et sans aucun embarras, étant vêtu comme les habitants et sachant assez bien la langue pour la parler. Je trouvai bientôt le logis de la personne à qui j'étois recommandé. Je lui présentai la lettre du grand seigneur, et j'en fus très-bien reçu. Cette personne qui étoit un seigneur balnibarbe, et qui s'appeloit *Munodi*, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon séjour en ce pays, et où je fus très bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, Munodi me prit dans son car-

rosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié de Londres; mais les maisons étoient étrangement bâties, et la plupart tomboient en ruine; le peuple, couvert de haillons, marchoit dans les rues d'un pas précipité, ayant un regard farouche. Nous passâmes par une des portes de la ville, et nous avançâmes environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de laboureurs qui travailloient à la terre avec plusieurs sortes d'instruments; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisoient : je ne voyois nulle part aucune apparence d'herbes ni de grain. Je priai mon conducteur de vouloir bien m'expliquer ce que prétendoient toutes ces têtes et toutes ces mains occupées à la ville et à la campagne, n'en voyant aucun effet : car en vérité je n'avois jamais trouvé, ni

de terre si mal cultivée, ni de maisons en si mauvais état et si délabrées, ni un peuple si gueux et si misérable.

Le seigneur Munodi avoit été plusieurs années gouverneur de Lagado; mais, par la cabale des ministres, il avoit été déposé, au grand regret du peuple. Cependant le roi l'estimoit comme un homme qui avoit des intentions droites, mais qui n'avoit pas l'esprit de la cour.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le pays et ses habitants, il ne me répondit autre chose sinon que je n'avois pas été assez long-temps parmi eux pour en juger, et que les différents peuples du monde avoient des usages différents. Il me débita plusieurs autres lieux communs semblables. Mais quand nous fûmes de retour chez lui, il me de-

manda comment je trouvois son palais, quelles absurdités j'y remarquois, et ce que je trouvois à redire dans les habits et dans les manieres de ses domestiques. Il pouvoit me faire aisément cette question, car chez lui tout étoit magnifique, régulier et poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence et ses richesses, l'avoient exempté de tous les défauts qui avoient rendu les autres fous et gueux. Il me dit que si je voulois aller avec lui à sa maison de campagne, qui étoit à vingt milles, il auroit plus le loisir de m'entretenir sur tout cela. Je répondis à son excellence que je ferois tout ce qu'elle souhaiteroit: nous partîmes donc le lendemain au matin.

Durant notre voyage il me fit observer les différentes méthodes des laboureurs pour ensemencer leurs

terres. Cependant, excepté en quelques endroits, je n'avois découvert dans tout le pays aucune espérance de moisson, ni même aucune trace de culture. Mais ayant marché encore trois heures, la scene changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très belle campagne. Les maisons des laboureurs étoient un peu éloignées et très bien bâties ; les champs étoient clos, et renfermoient des vignes, des pieces de bled, des prairies ; et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si agréable. Le seigneur, qui observoit ma contenance, me dit alors en soupirant que là commençoit sa terre ; que néanmoins les gens du pays le railloient et le méprisoient de ce qu'il n'avoit pas mieux fait ses affaires.

Nous arrivâmes enfin à son château, qui étoit d'une très noble struc-

ture; les fontaines, les jardins, les promenades, les avenues, les bosquets, étoient tous disposés avec jugement et avec goût. Je donnai à chaque chose des louanges, dont son excellence ne parut s'appercevoir qu'après le souper. Alors, n'y ayant point de tiers, il me dit d'un air fort triste qu'il ne savoit s'il ne lui faudroit pas bientôt abattre ses maisons à la ville et à la campagne pour les rebâtir à la mode, et détruire tout son palais pour le rendre conforme au goût moderne; mais qu'il craignoit pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant et capricieux, et peut-être de déplaire par-là aux gens de bien; que je cesserois d'être étonné quand je saurois quelques particularités que j'ignorois.

Il me dit que depuis environ quatre ans certaines personnes étoient ve-

nues à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir, et qu'après cinq mois elles s'en étoient retournées avec une très légere teinture de mathématiques, mais pleines d'esprits volatils, recueillis dans cette région aérienne; que ces personnes, à leur retour, avoient commencé à désapprouver ce qui se passoit dans le pays d'en bas, et avoient formé le projet de mettre les arts et les sciences sur un nouveau pied; que pour cela elles avoient obtenu des lettres patentes pour ériger une académie d'ingénieurs, c'est-à-dire de gens à systêmes; que le peuple étoit si fantasque, qu'il y avoit une académie de ces gens-là dans toutes les grandes villes; que dans ces académies ou colleges, les professeurs avoient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture et l'architecture,

et de nouveaux instruments et outils pour tous les métiers et manufactures, par le moyen desquels un homme seul pourroit travailler autant que dix, et un palais pourroit être bâti en une semaine de matieres si solides, qu'il dureroit éternellement sans avoir besoin de réparation : tous les fruits de la terre devoient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent ; avec une infinité d'autres projets admirables. C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de temps toute la campagne ait été misérablement ravagée, que la plupart des maisons soient tombées en ruine, et que le peuple tout nud meure de froid, de soif et de faim. Avec tout cela, loin d'être découragés, ils en sont plus animés à la poursuite de leurs sys-

têmes, poussés tour-à-tour par l'espérance et par le désespoir. Il ajouta que pour ce qui étoit de lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il s'étoit contenté d'agir selon l'ancienne méthode, de vivre dans les maisons bâties par ses ancêtres, et de faire ce qu'ils avoient fait, sans rien innover ; que quelque peu de gens de qualité avoient suivi son exemple, mais avoient été regardés avec mépris, et s'étoient même rendus odieux, comme gens mal intentionnés, ennemis des arts, ignorants, mauvais républicains, préférant leurs commodités et leur molle fainéantise au bien général du pays.

Son excellence ajouta qu'il ne vouloit pas prévenir, par un long détail, le plaisir que j'aurois lorsque j'irois visiter l'académie des systêmes ; qu'il souhaitoit seulement que

j'observasse un bâtiment ruiné du côté de la montagne; que ce que je voyois, à la moitié d'un mille de son château, étoit un moulin que le courant d'une grande riviere faisoit aller, et qui suffisoit pour sa maison et pour un grand nombre de ses vassaux; qu'il y avoit environ sept ans qu'une compagnie d'ingénieurs étoit venue lui proposer d'abattre ce moulin, et d'en bâtir un autre au pied de la montagne, sur le sommet de laquelle seroit construit un réservoir, où l'eau pourroit être conduite aisément par des tuyaux et par des machines, d'autant que le vent et l'air sur le haut de la montagne agiteroient l'eau et la rendroient plus fluide, et que le poids de l'eau en descendant feroit par sa chûte tourner le moulin avec la moitié du courant de la riviere. Il me dit que n'étant pas bien

à la cour, parcequ'il n'avoit donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systêmes, et étant pressé par plusieurs de ses amis, il avoit agréé le projet; mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avoit mal réussi, et que les entrepreneurs avoient pris la fuite.

Peu de jours après je souhaitai voir l'académie des systêmes; et son excellence voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner. Il me prenoit peut-être pour un grand admirateur de nouveautés, pour un esprit curieux et crédule. Dans le fond j'avois un peu été dans ma jeunesse homme à projets et à systêmes, et encore aujourd'hui tout ce qui est neuf et hardi me plaît extrêmement.

CHAPITRE V.

L'auteur visite l'académie, et en fait ici la description.

Le logement de cette académie n'est pas un seul et simple corps-de-logis, mais une suite de divers bâtiments des deux côtés d'une cour.

Je fus reçu très honnêtement par le concierge, qui nous dit d'abord que dans ces bâtiments chaque chambre renfermoit un ingénieur, et quelquefois plusieurs, et qu'il y avoit environ cinq cents chambres dans l'académie. Aussitôt il nous fit monter, et parcourir les appartements.

Le premier académicien que je vis me parut un homme fort maigre ; il avoit la face et les mains couvertes de

crasse, la barbe et les cheveux longs, avec un habit et une chemise de même couleur que sa peau. Il avoit été huit ans sur un projet curieux, qui étoit, nous dit-il, de recueillir des rayons de soleil, afin de les enfermer dans des phioles bouchées hermétiquement, et qu'ils pussent servir à échauffer l'air lorsque les étés seroient peu chauds : il me dit que dans huit autres années il pourroit fournir aux jardins des financiers des rayons de soleil à un prix raisonnable. Mais il se plaignoit que ses fonds étoient petits, et il m'engagea à lui donner quelque chose pour l'encourager.

Je passai dans une autre chambre ; mais je tournai vîte le dos, ne pouvant endurer la mauvaise odeur. Mon conducteur me poussa dedans, et me pria tout bas de prendre garde d'of-

fenser un homme qui s'en ressentiroit : ainsi je n'osai pas même me boucher le nez. L'ingénieur qui logeoit dans cette chambre étoit le plus ancien de l'académie ; son visage et sa barbe étoient d'une couleur pâle et jaune, et ses mains avec ses habits étoient couverts d'une ordure infâme. Lorsque je lui fus présenté, il m'embrassa très étroitement ; politesse dont je me serois bien passé. Son occupation, depuis son entrée à l'académie, avoit été de tâcher de faire retourner les excréments humains à la nature des aliments dont ils étoient tirés, par la séparation des parties diverses, et par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, et qui cause sa mauvaise odeur. On lui donnoit toutes les semaines, de la part de la compagnie, un plat rempli de matieres, environ

de la grandeur d'un baril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace, pour en extraire, disoit-il, de fort bon salpêtre, et en faire de la poudre à canon. Il me montra un traité concernant la malléabilité du feu, qu'il avoit envie de publier.

Je vis ensuite un très ingénieux architecte, qui avoit trouvé une méthode admirable pour bâtir les maisons en commençant par le faîte et en finissant par les fondements; projet qu'il me justifia aisément par l'exemple de deux insectes, l'abeille et l'araignée.

Il y avoit un homme aveugle de naissance, qui avoit sous lui plusieurs apprentifs, aveugles comme lui. Leur occupation étoit de composer des couleurs pour les peintres. Ce maître leur enseignoit à les distinguer par

le tact et par l'odorat. Je fus assez malheureux pour les trouver alors très peu instruits ; et le maître lui-même, comme on peut juger, n'étoit pas plus habile.

Je montai dans un appartement où étoit un grand homme qui avoit trouvé le secret de labourer la terre avec des cochons, et d'épargner les frais des chevaux, des bœufs, de la charrue et du laboureur. Voici sa méthode : dans l'espace d'un acre de terre on enfouissoit de six en six pouces une quantité de glands, de dattes, de châtaignes, et autres pareils fruits que les cochons aiment ; alors on lâchoit dans le champ six cents et plus de ces animaux, qui, par le moyen de leurs pieds et de leur museau, mettoient en très peu de temps la terre en état d'être ensemencée, et l'engraissoient aussi

en lui rendant ce qu'ils y avoient pris. Par malheur on en avoit fait l'expérience ; et outre qu'on avoit trouvé le systême coûteux et embarrassant, le champ n'avoit presque rien produit. On ne doutoit pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très grande conséquence et d'une vraie utilité.

Dans une chambre vis-à-vis logeoit un homme qui avoit des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendoit faire marcher une charrue sans bœufs et sans chevaux, mais avec le secours du vent ; et pour cela il avoit construit une charrue avec un mât et des voiles. Il soutenoit que par le même moyen il feroit aller des charrettes et des carrosses ; et que dans la suite on pourroit courir la poste en chaise, en mettant à la voile sur terre comme

sur mer; que puisque sur la mer on alloit à tous vents, il n'étoit pas difficile de faire la même chose sur la terre.

Je passai dans une autre chambre qui étoit toute tapissée de toiles d'araignées, et où il y avoit à peine un petit espace pour donner passage à l'ouvrier. Dès qu'il me vit, il cria : Prenez garde de rompre mes toiles! Je l'entretins; et il me dit que c'étoit une chose pitoyable que l'aveuglement où les hommes avoient été jusqu'ici par rapport aux vers à soie, tandis qu'ils avoient à leur disposition tant d'insectes domestiques dont ils ne faisoient aucun usage, et qui étoient néanmoins préférables aux vers à soie, qui ne savoient que filer, au lieu que l'araignée savoit tout ensemble filer et ourdir. Il ajouta que l'usage des toiles d'arai-

gnées épargneroit encore dans la suite les frais de la teinture, ce que je concevrois aisément lorsqu'il m'auroit fait voir un grand nombre de mouches de couleurs diverses et charmantes dont il nourrissoit ses araignées; qu'il étoit certain que leurs toiles prendroient infailliblement la couleur de ces mouches; et que, comme il en avoit de toute espece, il espéroit aussi avoir bientôt des toiles capables de satisfaire par leurs couleurs tous les goûts différents des hommes, aussitôt qu'il auroit pu trouver une certaine nourriture suffisamment glutineuse pour ses mouches, afin que les fils de l'araignée en acquissent plus de solidité et de force.

Je vis ensuite un célebre astronome qui avoit entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de la maison de ville, ajustant de telle

maniere les mouvements diurnes et annuels du soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la girouette.

Je me sentois depuis quelques moments une légere douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui étoit devenu très célebre par le secret de guérir la colique d'une maniere tout-à-fait merveilleuse. Il avoit un grand soufflet, dont le tuyau étoit d'ivoire ; c'étoit en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus, qu'il prétendoit, par cette espece de clystere de vent, attirer tous les vents intérieurs, et purger ainsi les entrailles attaquées de la colique. Il fit son opération sur un chien, qui, par malheur, en creva sur-le-champ ; ce qui déconcerta fort notre docteur, et ne me fit pas naître

l'envie d'avoir recours à son remede.

Après avoir visité le bâtiment des arts, je passai dans l'autre corps-de-logis, où étoient les faiseurs de systêmes par rapport aux sciences. Nous entrâmes d'abord dans l'école du langage, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnoient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux étoit d'avis, pour abréger le discours, de réduire tous les mots en simples monosyllables, et de bannir tous les verbes et tous les participes.

L'autre alloit plus loin, et proposoit une maniere d'abolir tous les mots, en sorte qu'on raisonneroit sans parler ; ce qui seroit très favorable à la poitrine, parcequ'il est clair qu'à force de parler les poumons s'usent, et la santé s'altere. L'expé-

dient qu'il trouvoit étoit de porter sur soi toutes les choses dont on voudroit s'entretenir. Ce nouveau systême, dit-on, auroit été suivi, si les femmes ne s'y fussent opposées. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissoient pas néanmoins de se conformer à cette maniere d'exprimer les choses par les choses mêmes, ce qui n'étoit embarrassant pour eux que lorsqu'ils avoient à parler de plusieurs sujets différents; alors il leur falloit apporter sur leurs dos des fardeaux énormes, a moins qu'ils n'eussent un ou deux valets bien forts pour s'épargner cette peine. Ils prétendoient que si ce systême avoit lieu, toutes les nations pourroient facilement s'entendre (ce qui seroit d'une grande commodité), et qu'on ne perdroit plus le temps à apprendre des langues étrangeres.

De là nous entrâmes dans l'école de mathématiques dont le maître enseignoit à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer : chaque proposition, chaque démonstration étoit écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'écolier à jeun étoit obligé, après avoir avalé ce pain à chanter, de s'abstenir de boire et de manger pendant trois jours, en sorte que, le pain à chanter étant digéré, la teinture céphalique pût monter au cerveau, et y porter avec elle la proposition et la démonstration. Cette méthode, il est vrai, n'avoit pas eu beaucoup de succès jusqu'ici ; mais c'étoit, disoit-on, parceque l'on s'étoit trompé quelque peu dans le *q. s.*, c'est-à-dire dans la mesure de la dose, ou parceque les écoliers, malins et indo-

ciles, faisoient seulement semblant d'avaler le bolus, ou bien parcequ'ils alloient trop tôt à la selle, ou qu'ils mangoient en cachette pendant les trois jours.

CHAPITRE VI.

Suite de la description de l'académie.

Je ne fus pas fort satisfait de l'école de politique, que je visitai ensuite. Ces docteurs me parurent peu sensés; et la vue de telles personnes a le don de me rendre toujours mélancolique. Ces hommes extravagants soutenoient que les grands devoient choisir pour leurs favoris ceux en qui ils remarquoient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu, et qu'ils devoient avoir toujours en vue le bien

public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services : ils disoient encore que les princes devoient toujours donner leur confiance aux personnes les plus capables et les plus expérimentées, et autres pareilles sottises et chimeres dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici : ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron, *Qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.*

Mais tous les autres membres de l'académie ne ressembloient pas à ces originaux dont je viens de parler. Je vis un médecin d'un esprit sublime, qui possédoit à fond la science du gouvernement. Il avoit consacré ses veilles jusqu'ici à découvrir les causes des maladies d'un état, et à trouver des remedes pour guérir le mauvais

tempérament de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disoit-il, que le corps naturel et le corps politique ont entre eux une parfaite analogie ; donc l'un et l'autre peuvent être traités avec les mêmes remedes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent : ils sont pleins d'humeurs en mouvement, qui leur affoiblissent la tête et le cœur, et leur causent quelquefois des convulsions et des contractions de nerfs à la main droite, une faim canine, des indigestions, des vapeurs, des délires, et autres sortes de maux. Pour les guérir notre grand médecin proposoit que, lorsque ceux qui manient les affaires d'état seroient sur le point de s'assembler, on leur tâteroit le pouls, et que par-là on tâcheroit de connoître la nature de leur maladie ; qu'ensuite, la premiere fois

qu'ils s'assembleroient encore, on leur enverroit avant la séance des apothicaires avec des remedes astringents, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hystériques, apophlegmatiques, acoustiques, etc., selon la qualité du mal, et en réitérant toujours le même remede à chaque séance.

L'execution de ce projet ne seroit pas d'une grande dépense, et seroit, selon mon idée, très utile dans les pays où les états et les parlements se mêlent des affaires d'état : elle procureroit l'unanimité, termineroit les différends, ouvriroit la bouche aux muets, la fermeroit aux déclamateurs, calmeroit l'impétuosité des jeunes sénateurs, échaufferoit la froideur des vieux, réveilleroit les stupides, ralentiroit les étourdis.

Et parceque l'on se plaint ordinairement que les favoris des princes ont

la mémoire courte et malheureuse, le même docteur vouloit que quiconque auroit affaire à eux, après avoir exposé le cas en très peu de mots, eût la liberté de donner à M. le favori une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles, ou de lui ficher une épingle dans les fesses, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui auroit parlé; en sorte qu'on pourroit réitérer de temps en temps le même compliment jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout-à-fait.

Il vouloit aussi que chaque sénateur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il auroit à dire pour la soutenir, fût obligé de conclure à la proposition contradictoire, parcequ'infailliblement le ré-

sultat de ces assemblées seroit par-là très favorable au bien public.

Je vis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un soutenoit que la meilleure méthode seroit d'imposer une taxe sur les vices et sur les folies des hommes, et que chacun seroit taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien étoit d'un sentiment entièrement opposé, et prétendoit, au contraire, qu'il falloit taxer les belles qualités du corps et de l'esprit, dont chacun se piquoit, et les taxer plus ou moins selon leurs degrés; en sorte que chacun seroit son propre juge, et feroit lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devoit être imposée sur les mignons de Vénus, sur les favoris du beau sexe, à proportion des faveurs qu'ils au-

roient reçues ; et l'on s'en devoit rapporter encore sur cet article à leur propre déclaration. Il falloit aussi taxer fortement l'esprit et la valeur selon l'aveu que chacun feroit de ces qualités. Mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptoit ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendroient presque rien ; qu'on ne rencontreroit personne qui voulût avouer qu'elles se trouvassent dans son voisin, et que presque personne aussi n'auroit l'effronterie de se les attribuer à lui-même.

On devoit pareillement taxer les dames à proportion de leur beauté, de leurs agréments, et de leur bonne grace, suivant leur propre estimation, comme on faisoit à l'égard des hommes ; mais pour la fidélité, la sincérité, le bon sens, et le bon naturel des

femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devoit rien payer du tout, parceque tout ce qu'on en pourroit retirer ne suffiroit pas pour les frais du recouvrement.

Afin de retenir les sénateurs dans l'intérêt de la couronne, un autre académicien politique étoit d'avis qu'il falloit que le prince fît jouer tous les grands emplois à la rafle, de façon cependant que chaque sénateur, avant que de jouer, fît serment et donnât caution qu'il opineroit ensuite selon les intentions de la cour, soit qu'il gagnât, ou non; mais que les perdants auroient ensuite droit de jouer dès qu'il y auroit quelque emploi vacant. Ils seroient ainsi toujours pleins d'espérance, ils ne se plaindroient point des fausses promesses qu'on leur auroit données, et ne s'en prendroient qu'à la fortune, dont les

épaules sont toujours plus fortes que celles du ministere.

Un autre académicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse pour découvrir les complots et les cabales, qui étoit d'examiner la nourriture des personnes suspectes, le temps auquel elles mangent, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit, et de quelle main elles se torchent le derriere ; de considérer leurs excréments, et de juger par leur odeur et leur couleur des pensées et des projets d'un homme ; d'autant que, selon lui, les pensées ne sont jamais plus sérieuses et l'esprit n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle, ce qu'il avoit éprouvé lui-même. Il ajoutoit que lorsque, pour faire seulement des expériences, il avoit par fois songé à l'assassinat d'un homme, il avoit alors trouvé ses excréments très jaunes, et

que lorsqu'il avoit pensé à se révolter et à brûler la capitale, il les avoit trouvés d'une couleur très noire.

Je me hasardai d'ajouter quelque chose au systême de ce politique : je lui dis qu'il seroit bon d'entretenir toujours une troupe d'espions et de délateurs, qu'on protégeroit, et auxquels on donneroit toujours une somme d'argent proportionnée à l'importance de leur dénonciation, soit qu'elle fût fondée, ou non ; que par ce moyen les sujets seroient retenus dans la crainte et dans le respect ; que ces délateurs et accusateurs seroient autorisés à donner quel sens il leur plairoit aux écrits qui leur tomberoient entre les mains ; qu'ils pourroient, par exemple, interpréter ainsi les termes suivants :

Un crible, — une grande dame de la cour.

Un chien boiteux,	— une descente, une invasion.
La peste,	— une armée sur pied.
Une buse,	— un favori.
La goutte,	— un grand prêtre.
Un pot de chambre,	— un comité.
Un balai,	— une révolution.
Une souricière,	— un emploi de finance.
Un égont,	— la cour.
Un chapeau et un ceinturon,	— une maîtresse.
Un roseau brisé,	— la cour de justice.
Un tonneau vuide,	— un général.
Une plaie ouverte,	— l'état des affaires publiques.

On pourroit encore observer l'anagramme de tous les noms cités dans un écrit; mais il faudroit pour cela des hommes de la plus haute pénétration et du plus sublime génie, sur-

tout quand il s'agiroit de découvrir le sens politique et mystérieux des lettres initiales : ainsi N pourroit signifier un complot ; B, un régiment de cavalerie ; L, une flotte. Outre cela, en transposant les lettres, on pourroit appercevoir dans un écrit tous les desseins cachés d'un parti mécontent : par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami, *Votre frere Thomas a les hémorrhoïdes*, l'habile déchiffreur trouvera dans l'assemblage de ces mots indifférents une phrase qui fera entendre que tout est prêt pour une sédition.

L'académicien me fit de grands remerciements de lui avoir communiqué ces petites observations, et me promit de faire de moi une mention honorable dans le traité qu'il alloit mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût

m'engager à y faire un plus long séjour, ainsi je commençai à songer à mon retour en Angleterre.

CHAPITRE VII.

L'auteur quitte Lagado, et arrive à Maltonada. Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib. Comment il est reçu par le gouverneur.

Le continent dont ce royaume fait une partie s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest vers la Californie, et au nord vers la mer Pacifique. Il n'est pas à plus de mille cinquante lieues de Lagado. Ce pays a un port célebre et un grand commerce avec l'isle de Luggnagg, située au nord-ouest, environ à vingt

degrés de latitude septentrionale, et à cent quarante de longitude. L'isle de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, et en est éloignée environ de cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon et le roi de Luggnagg, ce qui fournit plusieurs occasions d'aller d'une isle à l'autre. Je résolus pour cette raison de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules avec un guide, pour porter mon bagage et me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur qui m'avoit témoigné tant de bonté; et à mon départ j'en reçus un magnifique présent.

Il ne m'arriva pendant mon voyage aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au port de Maldonada, qui est une ville environ de la grandeur de Portsmouth,

il n'y avoit point de vaisseau dans le port prêt à partir pour Luggnagg. Je fis bientôt quelques connoissances dans la ville : un gentilhomme de distinction me dit que puisqu'il ne partiroit aucun navire pour Luggnagg que dans un mois, je ferois bien de me divertir à faire un petit voyage à l'isle de Glubbdubdrib, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues vers le sud-ouest. Il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, et de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, selon son étymologie, signifie l'Isle des sorciers ou magiciens. Elle est environ trois fois aussi large que l'isle de Wight, et est très fertile. Cette isle est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu.

Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique, et un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierre de taille de vingt pieds de haut. Lui et toute sa famille sont servis par des domestiques d'une espece assez extraordinaire. Par la connoissance qu'il a de la nécromancie il a le pouvoir d'évoquer les esprits, et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures.

Lorsque nous abordâmes à l'isle il étoit environ onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnoient alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étranger souhaitoit d'avoir l'honneur de saluer son altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous entrâmes dans la cour du palais, et passâmes au milieu d'une haie de gardes, dont les armes et les attitudes me firent une peur ex-

trême : nous traversâmes les appartements, et rencontrâmes une foule de domestiques avant que de parvenir à la chambre du gouverneur. Apres que nous lui eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendoit la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages ; et pour me marquer qu'il vouloit en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer ; et en un instant (ce qui m'étonna beaucoup) ils disparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me rassurer ; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avois rien à craindre, et voyant mes deux compagnons nullement embarrassés, parcequ'ils étoient faits à ces manieres, je commençai à prendre courage, et racon-

tai à son altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans être troublé de temps en temps par ma sotte imagination, regardant souvent autour de moi à gauche et à droite, et jetant les yeux sur le lieu où j'avois vu les fantômes disparoître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur, qui nous fit servir par une nouvelle troupe de spectres. Nous fûmes à table jusqu'au coucher du soleil ; et ayant prié son altesse de vouloir bien que je ne couchasse pas dans son palais, nous nous retirâmes, mes deux amis et moi, et allâmes chercher un lit dans la ville capitale qui est proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous restâmes dans cette isle, je vins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus de peur

du tout; ou du moins s'il m'en restoit encore un peu, elle cédoit à ma curiosité. J'eus bientôt une occasion de la satisfaire; et le lecteur pourra juger par-là que je suis encore plus curieux que poltron. Son altesse me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairoit, qu'il me les feroit venir, et les obligeroit de répondre à toutes les questions que je leur voudrois faire, à condition toutefois que je ne les interrogerois que sur ce qui s'étoit passé de leur temps, et que je pourrois être bien assuré qu'ils me diroient toujours vrai, étant inutile aux morts de mentir.

Je rendis de très humbles actions de graces à son altesse, et, pour profiter de ses offres, je me mis à me rappeler la mémoire de ce que j'avois autrefois lu dans l'Histoire romaine. D'abord il me vint dans l'esprit de

demander à voir cette fameuse Lucrece que Tarquin avoit violée, et qui, ne pouvant survivre à cet affront, s'étoit tuée elle-même. Aussitôt je vis devant moi une dame très belle, habillée à la romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avoit vengé sur elle-même le crime d'un autre. Elle baissa les yeux, et me répondit que les historiens, de peur de lui donner de la foiblesse, lui avoient donné de la folie : aussitôt elle disparut.

Le gouverneur fit signe à César et à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration et de respect à la vue de Brutus; et César m'avoua que toutes ses belles actions étoient au-dessous de celle de Brutus, qui lui avoit ôté la vie pour délivrer Rome de sa tyrannie.

Il me prit envie de voir Homere.

Il m'apparut ; je l'entretins, et lui demandai ce qu'il pensoit de son Iliade. Il m'avoua qu'il étoit surpris des louanges excessives qu'on lui donnoit depuis trois mille ans ; que son poëme étoit médiocre et semé de sottises ; qu'il n'avoit plu de son temps qu'à cause de la beauté de sa diction et de l'harmonie de ses vers ; et qu'il étoit fort surpris que, puisque sa langue étoit morte, et que personne n'en pouvoit plus distinguer les beautés, les agréments et les finesses, il se trouvât encore des gens assez vains ou assez stupides pour l'admirer. Sophocle et Euripide, qui l'accompagnoient, me tinrent à-peu-près le même langage, et se moquerent sur-tout de nos savants modernes, qui, obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies lorsqu'elles étoient fidèlement traduites,

soutenoient néanmoins qu'en grec c'étoient des beautés, et qu'il falloit savoir le grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Aristote et Descartes. Le premier m'avoua qu'il n'avoit rien entendu à la physique, non plus que tous les philosophes ses contemporains, et tous ceux même qui avoient vécu entre lui et Descartes. Il ajouta que celui-ci avoit pris un bon chemin, quoiqu'il se fût souvent trompé, sur-tout par rapport à son système extravagant touchant l'ame des bêtes. Descartes prit la parole, et dit qu'il avoit trouvé quelque chose, et avoit su établir d'assez bons principes; mais qu'il n'étoit pas allé fort loin, et que tous ceux qui désormais voudroient courir la même carriere seroient toujours arrêtés par la foiblesse de leur esprit, et obligés de

tâtonner ; que c'étoit une grande folie de passer sa vie à chercher des systêmes, et que la vraie physique convenable et utile à l'homme étoit de faire un amas d'expériences, et de se borner là ; qu'il avoit eu beaucoup d'insensés pour disciples, parmi lesquels on pouvoit compter un certain Spinosa.

J'eus la curiosité de voir plusieurs morts illustres de ces derniers temps, et sur-tout des morts de qualité ; car j'ai toujours eu une grande vénération pour la noblesse. O que je vis de choses étonnantes lorsque le gouverneur fit passer en revue devant moi toute la suite des aïeux de la plupart de nos ducs, de nos marquis, de nos comtes, et de nos gentilshommes modernes ! Que j'eus de plaisir à voir leur origine, et tous les personnages qui leur ont transmis leur sang ! Je vis clairement pourquoi

certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres ont le visage basané et les traits effroyables, d'autres ont les yeux beaux, et le teint blond et délicat; pourquoi, dans certaines familles, il y a beaucoup de fous et d'étourdis; dans d'autres, beaucoup de fourbes et de frippons; pourquoi le caractere de quelques unes est la méchanceté, la brutalité, la bassesse, la lâcheté; ce qui les distingue, comme leurs armes et leurs livrées. Je compris enfin la raison pour laquelle Polydore Virgile avoit dit, au sujet de certaines maisons :

Nec vir fortis, nec fœmina casta.

Ce qui me parut le plus remarquable fut de voir ceux qui, ayant originairement porté le mal immonde dans certaines familles, avoient fait ce triste présent à toute leur posté-

rité. Que je fus encore surpris de voir, dans la généalogie de certains seigneurs, des pages, des laquais, des maîtres à danser et à chanter, etc. !

Je connus clairement pourquoi les historiens ont transformé des guerriers imbécilles et lâches en grands capitaines, des insensés et de petits génies en grands politiques ; des flatteurs et des courtisans en gens de bien, des athées en hommes pleins de religion, d'infâmes débauchés en gens chastes, et des délateurs de profession en hommes vrais et sinceres. Je sus de quelle maniere des personnes très innocentes avoient été condamnées à la mort ou au bannissement par l'intrigue des favoris qui avoient corrompu les juges ; comment il étoit arrivé que des hommes de basse extraction et sans mérite avoient été élevés aux plus grandes

places; comment les P. et les M. avoient souvent donné le branle aux plus importantes affaires, et avoient occasionné dans l'univers les plus grands évènements. O que je conçus alors une basse idée de l'humanité ! Que la sagesse et la probité des hommes me parut peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entreprises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidents imprévus et les bagatelles qui les avoient fait réussir !

Je découvris l'ignorance et la témérité de nos historiens, qui ont fait mourir du poison certains rois, qui ont osé faire part au public des entretiens secrets d'un prince avec son premier ministre, et qui ont, si on les en croit, crocheté, pour ainsi dire, les cabinets des souverains et

les secrétaireries des ambassadeurs, pour en tirer des anecdotes curieuses.

Ce fut là que j'appris les causes secretes de quelques évènements qui ont étonné le monde; comment une P. avoit gouverné un confident, un confident le conseil secret, et le conseil secret tout un parlement.

Un général d'armée m'avoua qu'il avoit une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et par son imprudence; et un amiral me dit qu'il avoit battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avoit envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que, sous leur regne, ils n'avoient jamais récompensé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois que leur ministre les trompa, et se trompa lui-même sur cet article; qu'en cela ils avoient eu raison, la vertu

étant une chose très incommode à la cour.

J'eus la curiosité de m'informer par quel moyen un grand nombre de personnes étoient parvenues à une très haute fortune. Je me bornai à ces derniers temps, sans néanmoins toucher au temps présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, le *pandarisme* (1), et autres pareilles bagatelles qui méritent peu d'attention. Mais ce qui en mérite davantage, c'est que plusieurs con-

(1) En anglois *pandarism*, mot forgé qu'on rend ici sans le traduire, et qui s'entend aisément.

fesserent qu'ils devoient leur élévation à la facilité qu'ils avoient eue, les uns de se prêter aux plus horribles débauches, les autres de livrer leurs femmes et leurs filles, d'autres de trahir leur patrie et leur souverain, et quelques uns de se servir du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désormais un peu moins d'estime et de vénération pour la grandeur, que j'honore et respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avois lu dans quelques livres que des sujets avoient rendu de grands services à leur prince et à leur patrie : j'eus envie de les voir ; mais on me dit qu'on avoit oublié leurs noms, et qu'on se souvenoit seule-

ment de quelques uns, dont les historiens avoient fait mention en les faisant passer pour des traîtres et des frippons. Ces gens de bien dont on avoit oublié les noms parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié et en mauvais équipage. Ils me dirent qu'ils étoient tous morts dans la pauvreté et dans la disgrace, et quelques uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci je vis un homme dont le cas me parut extraordinaire, qui avoit à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années, et que, dans le combat naval d'Actium, il avoit enfoncé la premiere ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, et en avoit pris un de la même grandeur, ce qui avoit été

la seule cause de la fuite d'Antoine et de l'entiere défaite de sa flotte; que le jeune homme qui étoit auprès de lui étoit son fils unique, qui avoit été tué dans le combat. Il m'ajouta que, la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, et demander le commandement d'un plus gros vaisseau dont le capitaine avoit péri dans le combat; mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avoit été donnée à un jeune homme qui n'avoit encore jamais vu la mer, fils d'un certain affranchi qui avoit servi une des maîtresses de l'empereur; qu'étant retourné à son département, on l'avoit accusé d'avoir manqué à son devoir, et que le commandement de son vaisseau avoit été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola; qu'il avoit été alors

obligé de se retirer chez lui, à une petite terre loin de Rome, et qu'il y avoit fini ses jours. Desirant savoir si cette histoire étoit véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avoit été l'amiral de la flotte victorieuse. Il parut; et me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances que la modestie du capitaine avoit omises.

Comme chacun des personnages qu'on évoquoit paroissoit tel qu'il avoit été dans le monde, je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avoit dégénéré; combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avoit altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs, et corrompu la chair des Anglois.

Je voulus voir enfin quelques uns de nos anciens paysans, dont on vante tant la simplicité, la sobriété, la justice, l'esprit de liberté, la valeur, et l'amour pour la patrie. Je les vis, et ne pus m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui qui vendent à prix d'argent leurs suffrages dans l'élection des députés au parlement, et qui, sur ce point, ont toute la finesse et tout le manege des gens de cour.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'auteur à Maldonada. Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. A son arrivée il est arrêté et conduit à la cour. Comment il y est reçu.

Le jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de son altesse le gouverneur de Glubbdubdrib, et retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où, après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partoit pour Luggnagg. Les deux gentilshommes et quelques autres personnes encore eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, et de me conduire jusqu'à bord. Nous

essuyâmes une violente tempête, et fûmes contraints de gouverner au nord, pour pouvoir jouir d'un certain vent marchand qui souffle en cet endroit dans l'espace de soixante lieues. Le 21 avril 1709, nous entrâmes dans la riviere de Clumegnig, qui est une ville port de mer au sud-est de Luggnagg. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de la ville, et donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure il en vint deux à bord, qui nous guiderent au milieu des écueils et des rochers, qui sont très-dangereux dans cette rade et dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, et qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un cable.

Quelques uns de nos matelots, soit par trahison, soit par imprudence,

dirent aux pilotes que j'étois un étranger et un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent le commis de la douane, qui me fit diverses questions dans la langue balnibarbienne, qui est entendue en cette ville à cause du commerce, et sur-tout par les gens de mer et les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, et lui fis une histoire aussi vraisemblable et aussi suivie qu'il me fut possible. Mais je crus qu'il étoit nécessaire de déguiser mon pays, et de me dire Hollandois, ayant dessein d'aller au Japon, où je savois que les Hollandois seuls étoient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant fait naufrage à la côte des Balnibarbes, et ayant échoué sur un rocher, j'avois été dans l'isle volante de Laputa, dont j'avois souvent oui parler, et que maintenant je songeois à me rendre au Ja-

pon, afin de pouvoir retourner de là dans mon pays. Le commis me dit qu'il étoit obligé de m'arrêter jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour, où il alloit écrire immédiatement, et d'où il espéroit recevoir réponse dans quinze jours. On me donna un logement convenable, et on mit une sentinelle à ma porte. J'avois un grand jardin pour me promener, et je fus traité assez bien aux dépens du roi. Plusieurs personnes me rendirent visite, excitées par la curiosité de voir un homme qui venoit d'un pays très éloigné dont ils n'avoient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de notre vaisseau pour me servir d'interprete. Il étoit natif de Luggnagg; mais ayant passé plusieurs années à Maldonada, il savoit parfaitement les deux langues. Avec son

secours je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisoient l'honneur de me venir voir, c'est-à-dire d'entendre leurs questions et de leur faire entendre mes réponses.

Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendoit : elle portoit un ordre de me faire conduire avec ma suite par un détachement de chevaux à Traldragenbb ou Trildragdrib; car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manieres. Toute ma suite consistoit en ce pauvre garçon qui me servoit d'interprete, et que j'avois pris à mon service. On fit partir un courier devant nous, qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée prochaine, et pour demander à sa majesté le jour et l'heure que je pourrois avoir l'honneur et le plai-

sir de *lécher la poussiere du pied de son trône*.

Deux jours après mon arrivée j'eus audience; et d'abord on me fit coucher et ramper sur le ventre, et balayer le plancher avec ma langue à mesure que j'avançois vers le trône du roi. Mais parceque j'étois étranger, on avoit eu l'honnêteté de nettoyer le plancher de maniere que la poussiere ne me pût faire de peine. C'étoit une grace particuliere qui ne s'accordoit pas même aux personnes du premier rang lorsqu'elles avoient l'honneur d'être reçues à l'audience de sa majesté : quelquefois même on laissoit exprès le plancher très sale et très couvert de poussiere lorsque ceux qui venoient à l'audience avoient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un seigneur avoir la bouche si pleine de poussiere et si souillée de

l'ordure qu'il avoit recueillie avec sa langue, que quand il fut parvenu au trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remede; car il est défendu, sous des peines très grieves de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi. Il y a même en cette cour un autre usage que je ne puis du tout approuver. Lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une maniere qui ne le déshonore point, il fait jeter sur le plancher une certaine poudre brune qui est empoisonnée, et qui ne manque point de le faire crever doucement et sans éclat au bout de vingt-quatre heures. Mais pour rendre justice à ce prince, à sa grande douceur, et à la bonté qu'il a de ménager la vie de ses sujets, il faut dire, à son honneur, qu'après de semblables exécutions il

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Lorsque je fus a quatre pas du trône je me levai sur mes jenoux.

Dessiné par Le Febvre. Gravé par L. J. e Masquelier.

Digitized by Google

a coutume d'ordonner très expressément de bien balayer le plancher; en sorte que si ses domestiques l'oublioient, ils courroient risque de tomber dans sa disgrace. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit, ce qui avoit été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avoit été empoisonné. Mais le prince, plein de bonté, voulut bien encore pardonner au petit page et lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorsque je fus à quatre pas du trône de sa majesté, je me levai sur mes genoux, et après avoir frappé sept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles suivantes, que la veille on m'avoit fait apprendre par cœur : *Ickpling gloff-trobb sgnutserumm blhiopm lash-*

nalt, zwin tnodbalkguſſh slhiophad gurdlubb asth! C'est un formulaire établi par les lois de ce royaume pour tous ceux qui sont admis à l'audience, et qu'on peut traduire ainsi : *Puisse votre céleste majesté survivre au soleil!* Le roi me fit une réponse que je ne compris point, et à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avoit apprise : *Fluft drin valerick dwuldom prastrod mirpush*; c'est-à-dire, *Ma langue est dans la bouche de mon ami.* Je fis entendre par-là que je desirois me servir de mon interprete : alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé, et avec son secours je répondis à toutes les questions que sa majesté me fit pendant une demi-heure. Je parlois balnibarbien, et mon interprete rendoit mes paroles en luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaisir à

mon entretien, et ordonna à son *bliffmarklub* ou chambellan de faire préparer un logement dans son palais, pour moi et mon interprete, et de me donner une somme par jour pour ma table, avec une bourse pleine d'or pour mes menus plaisirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à sa majesté, qui me combla de ses bontés, et me fit des offres très gracieuses pour m'engager à m'établir dans ses états : mais je crus devoir le remercier, et songer plutôt à retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma chère femme, privée depuis long-temps des douceurs de ma présence.

CHAPITRE IX.

Des struldbruggs ou immortels.

Les Luggnaggiens sont un peuple très poli et très brave; et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui est commun à toutes les nations de l'Orient, ils sont néanmoins honnêtes et civils à l'égard des étrangers, et surtout de ceux qui ont été bien reçus à la cour. Je fis connoissance et je me liai avec des personnes du grand monde et du bel air; et par le moyen de mon interprete, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instructifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avois vu quelques-uns de leurs *struldbruggs* ou immortels. Je lui ré-

pondis que non, et que j'étois fort curieux de savoir comment on avoit pu donner ce nom à des humains. Il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissoit dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde placée directement sur le sourcil gauche, et que cette heureuse marque le préservoit de la mort; que cette tache étoit d'abord de la largeur d'une petite pièce d'argent (que nous appelons en Angleterre un *three pence*), et qu'ensuite elle croissoit et changeoit même de couleur; qu'à l'âge de douze ans elle étoit verte jusqu'à vingt; qu'elle devenoit bleue; qu'à quarante-cinq ans elle devenoit tout-à-fait noire, et aussi grande qu'un *schilling*, et ensuite ne changeoit plus. Il m'ajouta qu'il naissoit si peu de ces enfants marqués au front, qu'on comptoit à peine

onze cents immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume; qu'il y en avoit environ cinquante dans la capitale; et que depuis trois ans il n'étoit né qu'un enfant de cette espèce qui étoit fille; que la naissance d'un immortel n'étoit point attachée à une famille préférablement à une autre, que c'étoit un présent de la nature ou du hasard; et que les enfants mêmes des *struldbruggs* naissoient mortels comme les enfants des autres hommes, sans avoir aucun privilége.

Ce récit me réjouit extrêmement; et la personne qui me le faisoit, entendant la langue des Balnibarbes, que je parlois aisément, je lui témoignai mon admiration et ma joie avec les termes les plus expressifs, et même les plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espèce de ravisse-

ment et d'enthousiasme : Heureuse nation, dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité ! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore, et vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendants ! Heureux ces sublimes *struldbruggs* qui ont le privilege de ne point mourir, et que par conséquent l'idée de la mort n'intimide point, n'affoiblit point, n'abat point !

Je témoignai ensuite que j'étois surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour; que s'il y en avoit, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'auroit sans doute frappé les yeux. Comment, ajoutai-je, le roi, qui est un prince

si judicieux, ne les emploie-t-il point dans le ministere et ne leur donne-t-il point sa confiance? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importuneroit et blesseroit les yeux de sa cour. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à sa majesté à la premiere occasion qui s'offrira; et, soit qu'il défere à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établissement qu'il a eu la bonté de m'offrir dans ses états, afin de pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie illustre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent souffrir la mienne.

Celui à qui j'adressois la parole, me regardant alors avec un souris qui marquoit que mon ignorance lui faisoit pitié, me répondit qu'il étoit ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission

d'expliquer à la compagnie ce que je venois de lui dire : il le fit ; et pendant quelque temps ils s'entretinrent ensemble dans leur langage, que je n'entendois point ; je ne pus même lire ni dans leurs gestes ni dans leurs yeux l'impression que mon discours avoit faite sur leurs esprits. Enfin la même personne qui m'avoit parlé jusques-là me dit poliment que ses amis étoient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages de l'immortalité ; mais qu'ils souhaitoient savoir quel système de vie je me ferois, et quelles seroient mes occupations et mes vues, si la nature m'avoit fait naître *struldbrugg*.

A cette question intéressante je repartis que j'allois les satisfaire sur-le-champ avec plaisir ; que les suppositions et les idées me coûtoient peu, et que j'étois accoutumé à m'i-

maginer ce que j'aurois fait si j'eusse été roi, général d'armée, ou ministre d'état; que, par rapport à l'immortalité, j'avois aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrois si j'avois à vivre éternellement; et que, puisqu'on le vouloit, j'allois sur cela donner l'essor à mon imagination.

Je dis donc que si j'avois eu l'avantage de naître *struldbrugg*, aussitôt que j'aurois pu connoître mon bonheur, et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurois d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche; et qu'à force d'être intrigant, souple et rampant, j'aurois pu espérer de me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans; qu'en second lieu, je me fusse appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premieres années, que j'aurois pu me flatter de devenir un jour le plus sa-

vant homme de l'univers; que j'aurois remarqué avec soin tous les grands évènements; que j'aurois observé avec attention tous les princes et tous les ministres d'état qui se succedent les uns aux autres, et aurois eu le plaisir de comparer tous leurs caracteres, et de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde; que j'aurois tracé un mémoire fidele et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même; que par cette étude et ces observations je serois devenu à la fin un magasin d'antiquités, un registre vivant, un trésor de connoissances, un dictionnaire parlant, l'oracle perpétuel de mes compatriotes et de tous mes contemporains.

Dans cet état je ne me marierois point, ajoutai-je, et je menerois une vie de garçon gaiement, librement, mais avec économie, afin qu'en vivant toujours j'eusse toujours de quoi vivre. Je m'occuperois à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumieres et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons mes confidents, seroient mes illustres confreres les *struldbruggs*, dont je choisirois une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Je ne laisserois pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerois à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort : ce pourroit même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend

plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir, et renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres *struldbruggs*, toutes les remarques et observations que nous aurions faites sur la cause et le progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale, plein de leçons utiles, et capable d'empêcher la nature humaine de dégénérer comme elle fait de jour en jour, et comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Quel spectacle noble et ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences et les révolutions des empires, la face de la terre renouvelée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses ;

les villages obscurs devenus le séjour des rois et de leurs courtisans ; les fleuves célebres changés en petits ruisseaux ; l'océan baignant d'autres rivages ; de nouvelles contrées découvertes ; un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du chaos ; la barbarie et l'ignorance répandue sur les nations les plus polies et les plus éclairées ; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination ; le goût des systêmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes et des antitheses, étouffant la raison et le bon goût ; la vérité opprimée dans un temps, et triomphant dans l'autre ; les persécutés devenus persécuteurs, et les persécuteurs persécutés à leur tour ; les superbes abaissés, et les humbles élevés ; des esclaves, des affranchis, des mercenaires, parvenus à une fortune im-

mense et à une richesse énorme par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples; enfin la prospérité de ces brigands publics rentrée dans le néant, d'où l'injustice et la rapine l'avoient tirée!

Comme dans cet état d'immortalité l'idée de la mort ne seroit jamais présente à mon esprit pour me troubler, ou pour ralentir mes désirs, je m'abandonnerois à tous les plaisirs sensibles dont la nature et la raison me permettroient l'usage. Les sciences seroient néanmoins toujours mon premier et mon plus cher objet; et je m'imagine qu'à force de méditer je trouverois à la fin les longitudes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la pierre philosophale, et le remède universel; qu'en un mot

je porterois toutes les sciences et tous les arts à leur derniere perfection.

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avoit entendu se tourna vers la compagnie, et leur en fit le précis dans le langage du pays; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble un peu de temps, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes et leurs attitudes, aucun mépris pour ce que je venois de dire. A la fin cette même personne qui avoit résumé mon discours fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me dessiller les yeux, et de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étois pas le seul étranger qui regardât avec étonnement et avec envie l'état des *struldbruggs*, qu'il avoit trouvé chez les Balnibarbes et chez les Japonois

à-peu-près les mêmes dispositions; que le désir de vivre étoit naturel à l'homme; que celui qui avoit un pied dans le tombeau s'efforçoit de se tenir ferme sur l'autre; que le vieillard le plus courbé se représentoit toujours un lendemain et un avenir, et n'envisageoit la mort que comme un mal éloigné et à fuir; mais que dans l'île de Luggnagg on pensoit bien autrement, et que l'exemple familier et la vue continuelle des *struldbruggs* avoient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie.

Le système de conduite continua-t-il que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, et que vous nous avez tracé tout-à-l'heure, est ridicule et tout-à-fait contraire à la raison. Vous avez supposé sans doute que dans cet état vous jouiriez d'une jeunesse perpé-

tuelle, d'une vigueur et d'une santé sans aucune altération. Mais est-ce là de quoi il s'agissoit lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriez si vous deviez toujours vivre? Avons-nous supposé que vous ne vieilliriez point, et que votre prétendue immortalité seroit un printemps éternel?

Après cela il me fit le portrait des *struldbruggs*, et me dit qu'ils ressembloient aux mortels, et vivoient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge ils tomboient peu-à-peu dans une mélancolie noire qui augmentoit toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans; qu'alors ils n'étoient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et toutes les foiblesses des vieillards de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éter-

nelle durée de leur misérable caducité les tourmentoit à un point que rien ne pouvoit les consoler; qu'ils n'étoient pas seulement, comme tous les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais qu'ils n'aimoient qu'eux-mêmes, qu'ils renonçoient aux douceurs de l'amitié, qu'ils n'avoient plus même de tendresse pour leurs enfants, et qu'au delà de la troisième génération ils ne reconnoissoient plus leur postérité; que l'envie et la jalousie les dévoroit sans cesse; que la vue des plaisirs sensibles dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusements, leurs amours, leurs exercices, les faisoient en quelque sorte mourir à chaque instant; que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payoient le tribut à la nature, excitoit leur envie, et les plongeoit dans le désespoir; que, pour cette

raison, toutes les fois qu'ils voyoient faire des funérailles, ils maudissoient leur sort, et se plaignoient amèrement de la nature, qui leur avoit refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse, et d'entrer dans un repos éternel; qu'ils n'étoient plus alors en état de cultiver leur esprit et d'orner leur mémoire; qu'ils se ressouvenoient tout au plus de ce qu'ils avoient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur moyen âge; que les moins misérables et les moins à plaindre étoient ceux qui radotoient, qui avoient tout à fait perdu la mémoire, et étoient réduits à l'état de l'enfance; qu'au moins on prenoit alors pitié de leur triste situation, et qu'on leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin dans leur imbécillité.

Lorsqu'un *struldbrugg*, ajouta-t-il,

s'est marié à une *struldbrugge*, le mariage, selon les lois de l'état, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrace, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste est qu'après avoir atteint cet âge fatal ils sont regardés comme morts civilement : leurs héritiers s'emparent de leurs biens; ils sont mis en tutelé, ou plutôt ils sont dépouillés de tout, et réduits à une simple pension alimentaire (loi très-juste à cause de la sordide avarice ordinaire aux vieillards). Les pauvres sont entretenus aux dépens du public dans une maison appelée *l'hôpital des pauvres im-*

mortels. Un immortel de quatre-vingts ans ne peut plus exercer de charge ni d'emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, et son témoignage même n'est point reçu en justice.

Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans c'est encore bien pis; toutes leurs dents et tous leurs cheveux tombent, ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir; ils perdent la mémoire des choses les plus aisées à retenir, et oublient le nom de leurs amis, et quelquefois leur propre nom. Il leur est pour cette raison inutile de s'amuser à lire, puisque, lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même rai-

son il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les *struldbruggs* nés dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six; et j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si laid et de si dégoûtant : les femmes surtout étoient affreuses; je m'imaginai voir des spectres.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout à fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étois aban-

donné sur le systême d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le roi, ayant appris ce qui s'étoit passé dans l'entretien que j'avois eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité, et de l'envie que j'avois portée aux *struldbruggs*. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrois pas en mener deux ou trois dans mon pays, pour guérir mes compatriotes du desir de vivre et de la peur de mourir. Dans le fond j'aurois été fort aise qu'il m'eût fait ce présent ; mais par une loi fondamentale du royaume il est défendu aux immortels d'en sortir.

CHAPITRE X.

L'auteur part de l'isle de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandois : il arrive à Amsterdam, et de là passe en Angleterre.

Je m'imagine que tout ce que je viens de raconter des *struldbruggs* n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point là, je crois, de ces choses communes, usées et rebattues, qu'on trouve dans toutes les relations des voyageurs; au moins je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. En tout cas, si ce sont des redites et des choses déjà connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans

se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les mêmes choses lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très grand commerce entre le royaume de Luggnagg et l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs japonois n'ont pas oublié dans leurs livres de faire mention de ces *struldbruggs*.

Mais le séjour que j'ai fait au Japon ayant été très court, et n'ayant d'ailleurs aucune teinture de la langue japonoise, je n'ai pu savoir sûrement si cette matière a été traitée dans leurs livres. Quelque Hollandois pourra un jour nous apprendre ce qui en est.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de rester dans ses états, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, et

me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation, écrite de sa propre main, pour sa majesté l'empereur du Japon. En même temps il me fit présent de quatre cent quarante-quatre pièces d'or, de cinq mille cinq cent cinquante-cinq petites perles, et de huit cent quatre-vingt-huit mille huit cent quatre-vingt-huit grains d'une espèce de riz très rare. Ces sortes de nombres qui se multiplient par dix plaisent beaucoup en ce pays-là.

Le 6 de mai 1709 je pris congé en cérémonie de sa majesté, et dis adieu à tous les amis que j'avois à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port de Glanguenstald, situé au sud-ouest de l'île. Au bout de six jours je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon : Je montai

sur ce vaisseau ; et notre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes à un petit port nommé Xamoski, au sud-ouest du Japon.

Je fis voir d'abord aux officiers de la douane la lettre dont j'avois l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour sa majesté japonoise. Ils connurent tout d'un coup le sceau de sa majesté luggnaggienne, dont l'empreinte représentoit *un roi soutenant un pauvre estropié, et l'aidant à marcher.*

Les magistrats de la ville sachant que j'étois porteur de cette auguste lettre, me traitèrent en ministre, et me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, qui est la capitale de l'empire. Là j'eus audience de sa majesté impériale, et l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ouvrit publiquement avec de grandes

cérémonies, et que l'empereur se fit aussitôt expliquer par son interprete. Alors sa majesté me fit dire par ce même interprete que j'eusse à lui demander quelque grâce, et qu'en considération de son très cher frère le roi de Luggnagg il me l'accorderoit aussitôt.

Cet interprete, qui étoit ordinairement employé dans les affaires du commerce avec les Hollandois, connut aisément à mon air que j'étois Européen, et pour cette raison me rendit en langue hollandoise les paroles de sa majesté. Je répondis que j'étois un marchand de Hollande qui avoit fait naufrage dans une mer éloignée; que depuis j'avois fait beaucoup de chemin par terre et par mer pour me rendre a Luggnagg, et de là dans l'empire du Japon, où je savois que mes compa-

triotes les Hollandois faisoient commerce; ce qui me pourroit procurer l'occasion de retourner en Europe; que je suppliois donc sa majesté de me faire conduire en sûreté à Nangasaki. Je pris en même temps la liberté de lui demander encore une autre grâce, ce fut qu'en considération du roi de Luggnagg, qui me faisoit l'honneur de me protéger, on voulût bien me dispenser de la cérémonie qu'on faisoit pratiquer à ceux de mon pays, et ne point me contraindre à *fouler aux pieds le crucifix*, n'étant venu au Japon que pour passer en Europe, et non pour y trafiquer.

Lorsque l'interprete eut exposé à sa majesté japonoise cette dernière grace que je demandois, elle parut surprise de ma proposition, et répondit que j'étois le premier homme

de mon pays à qui un pareil scrupule fût venu à l'esprit; ce qui le faisoit un peu douter que je fusse véritablement Hollandois, comme je l'avois assuré, et le faisoit plutôt soupçonner que j'étois chrétien. Cependant l'empereur, goûtant la raison que je lui avois alléguée, et ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien par bonté compatir à ma foiblesse et à ma singularité, pourvu que je gardasse des mesures pour sauver les apparences. Il me dit qu'il donneroit ordre aux officiers préposés pour faire observer cet usage de me laisser passer, et de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il étoit de mon intérêt de tenir la chose secrete, parcequ'infailliblement les Hollandois mes compatriotes me poignarderoient dans le voyage, s'ils venoient

à savoir la dispense que j'avois obtenue, et le scrupule injurieux que j'avois eu de les imiter.

Je rendis de très humbles actions de grâces à sa majesté de cette faveur singuliere; et quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à Nangasaki, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une instruction secrete sur l'affaire du crucifix.

Le neuvieme jour de juin 1709, après un voyage long et pénible, j'arrivai à Nangasaki, où je rencontrai une compagnie de Hollandois qui étoient partis d'Amsterdam pour négocier à Amboine, et qui étoient prêts à s'embarquer pour leur retour sur un gros vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux. J'avois passé un temps considérable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, et

je parlois fort bien la langue de ce pays. On me fit plusieurs questions sur mes voyages, auxquelles je répondis comme il me plut. Je soutins parfaitement au milieu d'eux le personnage de Hollandois; je me donnai des amis et des parents dans les Provinces-Unies, et je me dis natif de Gelderland.

J'étois disposé à donner au capitaine du vaisseau, qui étoit un certain Théodore Vangrult, tout ce qu'il lui auroit plu de me demander pour mon passage; mais ayant su que j'étois chirurgien, il se contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerois ma profession dans le vaisseau.

Avant que de nous embarquer, quelques uns de la troupe m'avoient souvent demandé si j'avois pratiqué la cérémonie, et j'avois toujours ré-

pondu en général que j'avois fait tout ce qui étoit nécessaire. Cependant un d'eux, qui étoit un coquin étourdi, s'avisa de me montrer malignement à l'officier japonois, et de dire : *Il n'a point foulé aux pieds le crucifix.* L'officier, qui avoit un ordre secret de ne le point exiger de moi, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea sur ses épaules; en sorte que personne ne fut d'humeur après cela de me faire des questions sur la cérémonie.

Il ne se passa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable, et mouillâmes au cap de Bonne-Espérance pour y faire aiguade. Le 16 d'avril 1710 nous débarquâmes à Amsterdam, où je restai peu de temps, et où je m'embarquai bientôt pour l'Angleterre. Quel plaisir

ce fut pour moi de revoir ma chère patrie après cinq ans et demi d'absence! Je me rendis directement à Redriff, où je trouvai ma femme et mes enfants en bonne santé.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. L'AUTEUR, *entreprend un troisieme voyage. Il est pris par des pirates. Méchanceté d'un Hollandois. Il arrive à Laputa.* Page 5.

CHAP. II. *Caractere des Laputiens; idée de leurs savants, de leur roi et de sa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes et les inquiétudes des habitants. Caractere des femmes laputiennes.* 20

CHAP. III. *Phénomene expliqué par les philosophes et astronomes modernes. Les Laputiens sont grands astronomes. Comment le roi appaise les seditions.* 35

Digitized by Google

CHAP. IV. *L'auteur quitte l'isle de Laputa, et est conduit aux Balnibarbes. Son arrivée à la capitale. Description de cette ville et des environs. Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.* Page 44

CHAP. V. *L'auteur visite l'académie, et en fait ici la description.* 59

CHAP. VI. *Suite de la description de l'académie.* 71

CHAP. VII. *L'auteur quitte Lagado, et arrive à Maldonada. Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib. Comment il est reçu par le gouverneur.* 83

CHAP. VIII. *Retour de l'auteur à Maldonada. Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. A son arrivée il est arrêté et conduit à la cour. Comment il y est reçu.* 104

CHAP. IX. *Des* struldbruggs *ou immortels.* 114

CHAP. X. *L'auteur part de l'isle de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandois : il arrive à Amsterdam, et de là passe en Angleterre.* Page 135

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIÈME PARTIE.